

Atterrissages... apprentissages

Le sécateur, le chien et le mazet

Et hop, un petit matin de plus ! Les belles journées de septembre sont arrivées. Celles où la vraie transparence de l'air a réapparu, celle où l'azur du ciel nous rattache fermement à ce monde méditerranéen. Je descends dans la cour. Ah oui, il faut libérer le chien... C'est le jour des poubelles ou pas ? J'attache Gobus au micocoulier, là au milieu, sinon il va aller rôder avec sa truffe, sous les couvercles. Un sacré personnage végétal ce micocoulier, planté fièrement au milieu de la cour. *Celtis occidentalis* pour les botanistes, un patronyme à la hauteur de son port élancé et de sa plasticité légendaire qui y autorisait autrefois la confection de fourches en bois.

Ce matin, ça flaire néanmoins la rosée dans les garrigues où se loge ma mosaïque de vignes. On verra plus tard à s'y rendre pour y écimier la végétation avec mon sécateur, pour donner du soleil au raisin avant vendanges. Mais au fait, où est-il celui-là, de sécateur ? Ce n'est pas Gobus qui l'a fait disparaître tout de même. Ah oui, mes garçons ont une cabane en chantier dans les arbres, derrière la cave. Là, peut-être. Direction la cabane donc où je trouve l'objet de mes investigations matinales. De retour, je passe en cave vérifier quelques cuves, surveiller la part des anges dans les barriques. Je soulève une bonde. Tout va bien, un bon bouquet de vie s'échappe du fût. Demi-tour ; le soleil escaladant commence à me faire quelques clins d'œil. Sécateur à la main, j'accorde tout de même

La danse des ceps

une petite boucle par la maison. Parce que ce chien attaché, cela m'a rappelé les poubelles. Décidément, belles ou pas belles, il faut les amener dans la rue.

À cette saison, les froids nocturnes riment avec de belles chaleurs d'après-midi. C'est une alternance merveilleuse pour la maturité des raisins. Avant de quitter je vais remettre mon petit nouveau groupe froid de la cave en route. Purger, cliqueter... c'est un peu du bricolage mon climatiseur, mais efficace pour couvrir les bouteilles assoupies en cave. À être au frais dans le cellier, je prends plaisir à regarder les piles de caisses classées par cru et par millésime. Sur trente mètres carrés, c'est un vrai labyrinthe de souvenirs de vendanges. Seul, je m'offre le bonheur discret de dévisager ces gisants heureux. Mais soudain, l'urgence de devoir remplir ma déclaration de stock avant la fin du mois, m'envahit. Hauteur par largeur et profondeur, plus des petits correctifs pour tenir compte des creux dans les piles. Et hop, voilà conclue en dix minutes cette déclaration. Je note cela sur le carton à l'entrée.

« Ah, vous voilà ! » C'est l'heure du collègue pour les enfants. Ils sont en bas. Le chien hurle au bout de sa chaîne, il aimerait peut-être bien y aller lui aussi, au collègue. Sur le chemin du retour, le marchand de matériaux me tend les bras ; quitte à y passer devant, je m'arrête y acheter les bricoles d'avant vendanges, d'autant, qu'au cours de la conversation automobile, je m'étais vu confier une autre petite liste (clous, cordes...) par les bâtisseurs de cabane...

Retour au bercail. Zut, chic, un « client » est là. J'aime cela parce qu'on apprend beaucoup sur les autres, sur soi ; mais on ne sait pas quand cela se termine. La dégustation de vins, elle se déroule discrètement, entre deux phrases, deux échanges. Le temps d'apprécier, de percevoir. Pas question d'appuyer l'exercice avec de particulières « longueurs en bouche » ou « puissances aromatiques » ou « accords parfaits avec la daube en sauce », et autres technicités pointilleuses. On boit, on échange, on ressent... et on garde un lien grâce à ce qui garnira le panier ou le coffre.

Et je me retrouve seul... avec mon chien à l'ombre du micocoulier, bel arbre d'ombrage. Dis donc, Gobus, où en est-on ? Le soleil, lui,

grimpe doucement mais sûrement. Le téléphone sonne, comme pour me réveiller. J'en profite pour en passer moi aussi deux ou trois coups de fil. Ah oui le sécateur, le voilà ! Je le mets dans la poche et je croise le regard implorant du chien. « Je te prends, toi, ou pas ? » Dur, dur : libéré, il bondit dans la fourgonnette en rêvant aux perdreaux qu'il n'attrapera jamais et aux siestes sous les souches de vigne. En chemin, on passe devant la décharge ; les balayures, disent joliment les gens du pays. Je vois le chien dans le rétro la gueule au vent. Il aime bien la décharge, lui. Et puis, c'est sans doute aujourd'hui que je vais y trouver, le vieux réservoir pour récupérer l'eau de la gouttière au mazet, la poulie pour faire Tarzan au-dessus de la cabane du jardin, les vieilles céramiques pour la table de la cave. On s'affaire tous les deux avec nos obsessions réciproques, parmi les sacs poubelles et les gravats. Au bout de dix minutes, j'enfourne dans le coffre : un vieux *fenestrou* pour le mazet, un bout de filin d'acier pour Tarzan et un vieux tiroir pour accrocher à la table. Pas vraiment ce que l'on cherchait, mais bon... Gobus lui, a été chanceux avec son os. Heureusement que j'avais le sécateur pour m'aider à accrocher le tout. Le chien se fait tout petit, et en route pour la vigne.

Ah, le sécateur, il a servi, ce matin-là. Des clic-clac dans les sarments, il en a fait durant trois heures. Je lui ai mis quelques gouttes de la jauge d'huile dans ses rouages au détour d'une rangée. Guidé par mes mains, il a mis au soleil du matin, les grappes enfouies sous ce feuillage trop abondant. C'est que tout cela doit mûrir pour la fin du mois. Les vendanges approchent. Gestes mécaniques, pensée organique. Je réfléchis à la liste de soins à venir : marcottage, enherbement sur la rangée, décavaillonnage, voilà quelques années que je travaille à juguler les ardeurs de cette vigne trop vigoureuse, trop sensible. Elle a d'ailleurs passé un été fiévreux, jalouse de la fringante austérité des autres vignes. Et pendant que j'entends le doux clic-clac dans les sarments, les pensées s'enchaînent, se caressent, s'enfilent... et défilent. Gobus, lui, en a marre : il a loupé comme d'habitude ses perdreaux et n'a pas trouvé à boire de l'eau dans les mares alentours. Et sa pensée organique, lui... je ne sais pas. En attendant, il m'accompagne au bout du dernier rang, l'air de dire :

La danse des ceps

« C'est l'heure. » Allez, pique-nique au mazet, et tu n'as pas intérêt à me faucher mon casse-croûte, toi. Vite fait le repas face à face ; une gamelle d'eau au chien, pose sommaire du *fenestrou* de la décharge. On rafistole quelques tuiles, et hop dans le mazet pour dix minutes de sieste. « Toi, ouste, tu restes dehors ! »

Quinze heures, retour à la cave, car aujourd'hui débarque la nouvelle cuve inox. Cette année, le blanc, il faut l'avoir au top. Je l'ai troquée contre la vieille cuve, pour mieux ficeler au corps tous les arômes. À peine logée, elle s'avère trop large à la base. Et c'est reparti : j'attrape la meuleuse, attache le chien à l'arbre, et rogne le socle, un peu, comme il faut. Le chien et la meuleuse hurlent. Il fait vite chaud pour la meuleuse. Allez, une petite pause pour jeter le coup d'œil au courrier. Du micocoulier, deux pas à droite, trois pas à gauche, je relève les boîtes à lettres. Dans la vraie de vrai, celle du bon vieux facteur qui descend du coin de la rue, son petit lot d'imprimés, farcis de lectures diagonales, transversales, garnis de quelques timbres-poste pour la collection. Et puis, la virtuelle, celle où, gling gling gling, tombent en cascade des A-rond-bas (@), les messages « efficaces », les pétitions planétaires, les sollicitations douteuses. Celle où, gare à toi, de simples et anodins clic-clac de curiosité vous envoient sur le site de schmilblick, lequel fera dérapier sur les sites des collègues avec qui celui-ci est en lien, qui eux-mêmes, en ont beaucoup d'autres en lien...

Mais, nom de nom, moi, à l'heure qu'il est, j'ai encore dix fois, cent fois le tour de mon site à faire avec mon micocoulier au milieu. Un site multisites, ma cour de ferme ; on y vaque, on y vaque, on y surfe, toute la journée, dans cette cour. Un quadrilatère de petites caves et d'ateliers, avec le micocoulier au centre comme mât de cocagne. Faudrait pas qu'il crève celui-là un jour, qu'il s'épluche comme le courrier d'un jour.

Ah, oui ! La meuleuse ; pas le temps. À force de passer devant cette vieille citerne de sulfateuse échouée, l'heure est arrivée de la mettre en selle pour stocker les préparâts biodynamiques. J'irai demain matin à l'aube pulvériser la dilution de silice. Avec quelques clous et le marteau qui traîne sur le tracteur, la voilà sur un magnifique petit

socle, prête à l'emploi. Ah tiens, voilà une bêche qui traîne ; c'est le moment de curer ce caniveau d'écoulement des eaux usées de la cave. Tiens, c'est quoi ce caillou ? V'là qui ferait mon affaire pour bloquer le fagot d'asperges, en forme de filtre au fond de la cuve... Et voilà l'après-midi qui passe, songeant à l'approche de vendanges qui s'annoncent sérieusement. Le soleil décline. je reprends le séca-teur et le remets à sa place. Et puis non, in the pocket, c'est plus sûr. Demain matin, j'éviterai le détour à la cabane.

Et c'est ainsi, jour après jour, faire un puzzle des mille pièces qui peuplent la cour autour du micocoulier... et du chien, faire ce qu'il y a à faire, au hasard des rencontres d'objets, de gens. Mais pas si au hasard que cela, faire ce qu'il y a à faire, au moment opportun, dans la performante convergence du regard, des ressources, des volontés, des besoins... ou dans le tournicotis entêtant autour de cet arbre : vais-je m'écrou-coul(i)er.

Puzzles d'enfant, puzzles d'adulte

Quand j'étais enfant, j'aimais courir, jouer au ballon, aux billes, aux petites voitures, etc. Rien de plus banal. Vite, néanmoins, se réveilla une double attirance, celle des puzzles et celle de la collection en tous genres. Puzzles de vingt-cinq pièces, deux cents, cinq cents, mille, trois mille pièces ; la lassitude du quantitatif s'installa néanmoins assez vite. Quant aux collections, j'ai tout fait ou presque : les billes, les images de footballeurs, les petites voitures, les gadgets de boîtes de corn flakes. Mais là aussi, la lassitude de tels objets me gagna, question d'âge sans doute. Et pourtant l'obsession du puzzle et de la collection ne me lâchait pas. Alors en guise de puzzles, je tentais les découpages dans les magazines et autres pubs de boîtes à lettres, suivis de collages intempestifs. Il y eut par exemple les retours du salon de l'auto avec deux sacs plastiques géants bourrés de pub, et au bout des paires de ciseaux et des pots de colles, un immense patchwork de belles berlines ou de rutilants camions au mur de la chambre

La danse des ceps

Pour l'obsession collection, ce furent les timbres qui prirent rapidement le dessus sur les petites voitures, pièces de monnaie ou autres capsules de sodas. J'avais bien entendu des pourvoyeurs fidèles de belles enveloppes dans ce domaine. Et à travers le timbre, c'est une fenêtre tout entière sur le monde qui s'ouvrait. Je me concentrais d'abord sur les paysages, puis sur les personnes ; puis sur les monuments ou alors les commémorations d'événements. Vinrent inévitablement les animaux, les insectes. Puis tout cela rentra indistinctement dans ma collection, pêle-mêle ; jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à ce que le timbre ne disparaisse ou presque des bonnes vieilles lettres amenées par le facteur ; sous les assauts des tampons préimprimés, ou face à la légèreté électronique des fax ou des mails.

Été 1974 : quelques années plus tard, me voilà avec une belle collection de timbres et avec un bac. Mais qu'en faire ? Pour la collection de timbres, j'avais fait une petite estimation financière grâce à des catalogues *ad hoc* : 3 000 francs tout au plus. Quant au bac, je me mis tardivement à feuilleter les catalogues de formations. Rentrer dans l'océan universitaire, peu pour moi. Alors pourquoi pas la continuité du cocon lycéen où se préparent les fameuses « grandes » écoles. Un orientateur chevronné me déclare : « Avec l'agro, tu peux faire de tout : agriculteur, expert, banquier, humanitaire, enseignant, etc. » Président même, m'étais-je dit en apercevant René Dumont, brillant agronome, premier écologiste de France, alors qu'il tentait le coup à la télévision au printemps 1974, au côté de sa pomme, et face aux Giscard et Mitterrand ! Va pour la collection ouverte, pour la non-spécialisation, pour René Dumont, pour le cocon lycéen, etc. Et j'embraye courageusement ces quelques années d'études me menant je ne sais où. Études où les collections se résumèrent à celles d'équations interminables ou de formules chimiques en chapelet, ventilées par des lucarnes rafraîchissantes quoiqu'enfumées, des contestations tiers-mondistes, maoïstes, situationnistes de l'époque. Mais toutes ces collections de chiffres, d'images et de fumerolles, en forme de puzzles trop désordonnés et incomplets, je ne savais toujours qu'en faire au sortir du portail universitaire, diplôme en bandoulière.

Oui, que faire ? Prendre un boulot, travailler je ne sais où, pour je ne sais qui, au nom de je ne sais quoi, ne me résonnait pas bien fort. Alors, pour ne pas décider, je décidai de voyager, de rentrer pour de bon dans une petite fenêtre de ma collection de timbres qui m'avait fait tant vagabonder auparavant. Il était temps d'aller au-delà des petits *fenestrous* entrouverts depuis quelques années ; tours de France en stop, virées estivales en Méditerranée, voyages d'études à l'étranger. Il m'en fallait plus maintenant.

Je pris le métro vers Gare Montparnasse, le train vers Saint-Malo, le bateau vers les rivages britanniques, le pouce vers Londres, et attendis trois jours l'avion pour New York. C'était l'époque où l'on vous proposait un billet, avec ou sans repas, chacun son tour quand il y aura de la place. Mon périple dura trois mois, jusqu'au plus étroit de l'isthme centraméricain. Ivre de paysages, de rencontres, plus un sou, en panne d'objectifs, il fallait rentrer, sortir de la fenêtre, revenir. Mais où ?

Au retour, m'attendait mon amie... 6, ma bonne vieille Ami 6. Elle ne résista que quelques heures à la boîte à outils pour sa remise en route. Et me voilà voguant par monts et par vaux dans mon cocon d'emprunt, tant de fois rafistolée. J'adore la façon qu'a cette trois chevaux de naviguer sur les routes. En guise de volant on croit tenir la grand'roue d'un transatlantique. Sa lunette arrière inversée, peu commune, porte à redresser haut le cou, bien assis.

Sur les routes de France, d'un ami vers l'autre, de coup de main en coup de main, je vogue et je dérive : mais où sont-ils les ports d'attache ? Il faut bien s'installer quelque part en attendant de voir, en attendant de savoir ce que je veux faire de ce drôle de diplôme d'ingénieur que je regarde avec grande distance. Dans l'immédiat, un petit boulot fera l'affaire – c'est l'année du RGA (recensement général agricole) ! Dans le Midi méditerranéen, l'air y est bon à respirer ; chic lieu où jeter l'ancre momentanément. D'ailleurs, il s'y trouve des copains...

« Va pour ce canton », dis-je, en pointant sur la carte départementale de l'employé de l'administration. Il me propose de choisir un des deux territoires d'enquête restants. « Ce sera cinquante francs par

La danse des ceps

formulaire rempli, le tout à rendre avant neuf mois. » Voilà en gros le contrat de travail ; pour le reste, la liberté. En route donc vers ce canton d'élection. Coup d'œil cette fois-ci attentif à la carte. Allez, va pour Vacquerol, cela sonne bien ! Quelques zigzags à travers garrigues, et je tombe sur Momo et sa famille, viticulteur de métier, notion tout à fait absente jusqu'alors de mon univers. Dans la chaleur d'un foyer de village, on me sert un café, et Momo m'annonce vite. « Pose donc ton sac dans la maison des vendangeurs en face, et rends-moi quelques services, si tu veux bien. » Travail au pair en quelque sorte. Et voilà-t-il pas qu'entre deux enquêtes, quelques virées plus ou moins lointaines et la découverte du terroir, je me mets à apprendre avec lui les « gestes » de la terre : prétailler, tailler la vigne, couper les *sagattes*, déchausser à la *sape* ou la *trinque*, vendanger... Toutes les saisons y passent. J'y apprends le *biais* comme on dit ici : belle expression pour caractériser le tour de main nécessaire pour tenir efficacement l'outil, pour tutoyer correctement la matière. Me voilà donc apprenti de la vie, tout simplement. En quelque sorte, faire et toucher, plutôt que dire et montrer. Dans le fond après vingt ans de collections et d'équations toujours plus complexes et entêtantes, cela me convient.

Une fois là, et à l'occasion, je croise ces médecins qui du haut de leur colline, leurs trois vaches et quelques rangs d'asperges, abandonnent peu à peu leur rêve de retour à la terre, version 68. J'entretiens un peu leur matériel moribond, je plante des pois chiches sur un confetti de terres arides, je papillonne... et fais beaucoup de bêtises. Mais, grâce à Momo, je commence à comprendre de quoi cela retourne. Avec lui, c'est simple, c'est dense, c'est stimulant. Je ne comprendrai que bien plus tard l'impact qu'aura eu le compagnonnage avec Momo, véritable tuteur dans ma démarche à venir. Peu à peu, également, je tâche d'appréhender le village. Et là, je ne comprends qu'une chose, que c'est riche et complexe.

Un an plus tard cependant, une parenthèse s'impose ; le service militaire. J'échappe à la caserne grâce au diplôme (ah tiens !), et je pars au Venezuela faire ce que l'on baptise pompeusement la coopération militaire. En résumé on y envoie les jeunes diplômés

dotés d'une expérience quasi nulle, se faire les dents, accumuler les erreurs formatrices (chez les autres !), et peut-être... agir comme petit ambassadeur de la technologie et des supposés savoir-faire français ! Ce, sous couvert d'amitié entre les peuples, bien entendu. « Mais que faites-vous donc là ? » ont l'air de me dire les interlocuteurs qui m'accueillent, ravis, le flacon d'*aguardiente* à la main. Doté d'une mission officielle vaseuse, sans contenu, sans lien réel dans ce pays, je me mets à la recherche d'autres ancrages. Je démarre par l'entretien de jardins, puis me diversifie dans des animations de maisons de la culture, et n'oublie pas quelques voyages sur les plateaux, cordillères, et autres rivages du continent sud-américain. OK, ma performance au service de l'État français et du « développement » des populations devient alors bien faible, j'en conviens. Mais ce n'était pas faute d'avoir talonné des semaines durant toutes les administrations d'accueil et les diplomates consulaires. Malgré tout, il s'y passera bien des choses, au fil des amitiés que la vie vous offre toujours de nouer... C'est une autre histoire !

Les tropiques et leurs saisons sans fin finissent par avoir raison de mes vellétés de vagabondage. Revenir, mais revenir où ? C'est finalement le souvenir de Momo qui prend le pas sur le reste, sur les rares creusets chaleureux qui peuplent ma courte mémoire. Momo, comme une petite loupote en bordure de cet hexagone, où je n'ai aucune réelle attache. Rebelote. « Tu veux un toit : demande à Untel, on vous donnera du boulot. » Car nous sommes en couple maintenant, et quelques projets. Taille chez l'un, désherbage chez l'autre ; encore un carré de pois chiche et une vigne à l'agonie chez nos médecins, maintenant rapatriés en ville. Mais ce n'est pas tout, il en faut plus pour nourrir deux vrais projets et une famille à venir. Ma compagne, elle, épanouit ses talents musicaux au service des enfants des villages. Pour ma part, avec mes contacts auprès de revues agricoles qui cherchent des pigistes, me voilà à écrire quelques papiers sur les petits faits d'une agriculture régionale au plus bas, balbutiant son avenir entre vins de masse et surproduction de fruits et légumes. Une autre façon pour moi de m'imprégner de l'environnement et des quelques alternatives en route.

La danse des ceps

Raconter les atermoiements d'une agriculture méridionale, alors chaotique, ne dure qu'un temps. Saper les vignes des autres tout en récoltant quatre pois chiches et portant quelques raisins à la cave coopérative, il y a de quoi se saper le moral à la longue. Il me faut des parenthèses, des alternances ; les fameuses lucarnes et fenêtres d'auparavant. Mais cette fois-ci, à l'orée de l'année 1983, ce n'est plus une nouvelle fenêtre qui s'enjambe ; c'est une grande baie vitrée que l'on passe à plusieurs. Et nous voilà partis, petite équipe de copains-copines pour deux hivers et soixante-dix mille kilomètres de voyage itinérant. Avec une camionnette en prêt et quelques solides sponsors, nous voilà en train de faire une grande boucle, du Canada à la Terre de Feu. Nous butinons de groupuscules de recherche en centres de développement local au fin fond des cordillères ou des sierras latino-américaines, afin de comprendre, évaluer, consigner, transmettre les manières d'accompagner les projets paysans. Au nord du Rio Grande, nous papillonons d'une alternative à une autre et passons des journées entières à ausculter des milliers de yards de rayonnages dans les « basiliques » étasuniennes de documentation ; nous voulons y repérer les alternatives en route pour une production plus soigneuse, pour un commerce plus éthique, pour des terroirs plus durables.

Pour moi, la vigne en coin, c'est donc une nouvelle collection que je démarre, de contacts, d'expériences, d'adresses, de revues et de bouquins. En clair, ces voyages d'hiver sont un premier empilement de tout ce qui bouge en matière d'agriculture écologique, de nouveaux rapports producteurs-consommateurs, d'espèces et de variétés végétales rares, de races animales en perdition, etc. Et au retour, la cause est évidemment entendue : de tout cela je formerai un grand puzzle ! Ainsi, les séances de taille et de plantation alternent avec celles de découpages et collages successifs : un numéro zéro de la revue de presse des *Alternatives agricoles* sort alors d'une petite imprimerie locale d'un vert pimpant. Immédiatement ce fut l'explosion des encouragements... Mais pas vraiment l'abondance des abonnements. Vingt souscriptions d'un coup dès le numéro zéro ! Cependant un grand stimulant se mettait en place pour progresser.

Dorénavant, je recevrai des revues du monde entier par échange de presse. Et ma collection de timbres prendra un sacré coup de fouet ! Tous les deux mois, une centaine de documents étaient ainsi passés au crible du filtre pointilleux, sélectif et subjectif, de la revue de presse. Tout ce que la France comptait de sigles à terminaisons A.B. (Agriculture Biologique) commença à s'intéresser de près à ce petit bulletin qui deviendra grand.

Parallèlement à mon vaste puzzle bimestriel et à ma collection de timbres surdopée, la plongée progressive dans la terre, dans la vigne, dans le vin, se poursuit ! Un demi, puis un, puis deux hectares de vignes en cinq ans, permettront d'enchaîner petites récoltes et nouvelles plantations. À tel point que je laissai progressivement la profession agricole, qui n'attendait que cela, reprendre le flambeau. De toute façon, dans les boîtes à lettres, les timbres commençaient à laisser place, sur les imprimés, à d'austères bandes préimprimées ! Et puis, le goût et la nécessité me portaient alors à enchaîner les bétonnières, à empiler les parpaings, à enchâsser les cuves, pour accueillir le fruit des plantations ou d'achats successifs.

Une pluri-activité de quelques années qui eut un atout essentiel : d'abord, pour le néophyte que je suis, de permettre un atterrissage progressif – apprendre les fameux « gestes » paysans, investir peu à peu la réalité et les codes d'un terroir, pénétrer tout doucement le monde mythique du vin. Et puis, il y a cette bienheureuse alternance pratique/théorie, ainsi qu'une respiration indispensable des temps, évitant de tomber dans l'entonnoir activiste et corporatiste. Tout le contraire, j'estimais, de la fameuse alternance entre semaine laborieuse et week-end vaqué qui aurait pu me tendre les bras, mais qui me semblait si étrangère. Je me rappelle encore le seul entretien d'embauche que j'avais eu dans cette petite ville au creux du Massif Central. Mais pourquoi donc, sous prétexte d'une petite annonce, irais-je traiter les dossiers que me propose aimablement ce Monsieur ? Je m'en retournai instinctivement à ma vigne, à mes lucarnes, à mes collections et à mes puzzles structurants.